

Les Maillots de la destinée

On trouvait dans son épicerie beaucoup d'articles de bonneterie depuis quelque temps.

Tout cela parce que son neveu qui avait abandonné sa femme pour aller vivre sa vie avec une chanteuse poitrinaire, avait aussi abandonné le petit magasin dont il s'occupait auparavant.

Leib Guterzik, pour venir en aide à l'épouse du neveu, avait donc repris le stock et réglé un arriéré de loyer. Il voulait que tout le monde fût heureux. Mais la nièce avait quand même tenté de tuer son mari, et le neveu avait néanmoins, à son tour, été quitté par la chanteuse qui – toute malade qu'elle fût – s'était rendu compte que c'était un imbécile fini.

Restait que les articles du neveu furent appréciés cet été par une partie de la jeunesse du

quartier et d'ailleurs. Une étonnante histoire de bouche-à-oreille concernant des maillots de corps imprégnés d'odeurs de cannelle ou d'autres épices ! La marchandise du neveu avait été stockée sans précaution, à même le sol, au fond, près des sacs d'épices et des tonneaux de cornichons. Les articles étaient ainsi à la fois défraîchis et parfumés, mais ça ne déplut pas. Au contraire ! Leib Guterzik en fut étonné, sans plus. La jeunesse, le monde, la mode étaient bizarres pour lui, c'était tout.

Un jour pourtant quelqu'un qu'il ne connaissait pas entra dans l'épicerie. Ce quelqu'un avait une tête de vieux gentleman anglais, était habillé de noir en plein mois d'août et tenait un parapluie fermé de sa main gauche. Ça inquiéta vaguement Leib Guterzik qui demanda en quoi il pouvait aider le visiteur.

– On m'a dit que vous aviez des maillots de marque Eugène Sporderoyz, annonça le gentleman en jetant un œil intéressé aux sacs d'épices.

C'était peut-être un ancien dandy qui cherchait des choses compliquées dans des endroits simples, mais Leib Guterzik en fut perturbé. Il le montra sans doute sur son visage.

– Ne vous inquiétez pas cher ami, reprit l'inconnu sur un ton de seigneur. Je suis moi-

même Eugène Sporderoyz, l'inventeur et le fabricant de parures pour athlètes élégants. On m'a signalé l'engouement d'une jeune clientèle de votre quartier pour mes maillots qu'on trouverait maintenant en épicerie spécialisée. C'est étrange. Je tenais, poursuivit-il, à procéder à une inspection impromptue, eh bien, permettez-moi de vous dire que c'est...

L'épicier s'attendait à des insultes, mais le visiteur s'exclama :

– C'est... génial!

Le vieux monsieur s'approcha des piles de maillots, les examina, et s'entretint longuement avec Guterzik des possibilités de les imprégner industriellement d'une odeur d'épices variées, alliée subtilement à celle des cornichons russes, d'huile d'olive fraîche et à d'autres éléments exotiques.

Ils se promirent d'y réfléchir, et quelques mois plus tard, après s'être revus, ils décidèrent de fonder une société nouvelle pour la création et la distribution exclusive en épicerie de maillots de corps épicés.

Le succès fut rapide. La jeunesse aimait. Aussi bien en France qu'à l'étranger.

Et bientôt le monde des plus de vingt ans à son tour se laissa gagner par cette mode éton-

nante. Ce fut une avancée aussi spectaculaire que celle qui avait fait connaître au monde entier certains sodas fabriqués aux États-Unis.

Eugène Sporderoyz était déjà d'un âge avancé lorsqu'il avait rencontré Guterzik. Il n'avait pas d'enfant, et, quand il mourut, en dehors de legs à diverses associations sportives méritantes et de la part prélevée par l'État, sa compagnie revint à Leib Guterzik. Lui-même n'était plus très jeune, et il n'avait pas non plus d'enfant.

Aussi quand on dut le transporter au cimetière de Bagneux, il laissa pour seul héritier son neveu. Celui qui, quelques années auparavant, avait lâché un petit commerce et une femme – acariâtre mais en bonne santé – pour une chanteuse malade. Laquelle lui avait d'ailleurs rapidement préféré un jeune serveur de cabaret.

On en était là maintenant : un imbécile total, sans épouse, sans enfant, sans idée, sans rien du tout, se trouvait à la tête d'une des plus fabuleuses entreprises du siècle.

Pour quoi faire ? Pas des merveilles en définitive. Léon Guterzik était un grand garçon naïf, qui – quand il lui arrivait de

penser – ne rêvait qu'à une chose, retrouver Bella, la chanteuse qui l'avait quitté.

À la tête d'un empire, il put mandater un cabinet de détectives privés, et très vite on retrouva la trace de sa maîtresse.

Le rapport était complet, comme tous les rapports. Il en découlait que :

1°) Bella avait toujours eu une santé de fer, bien que parfois sujette à des vapeurs quand elle était contrariée ;

2°) le serveur – en réalité un fils de confectionneur qui travaillait dans cette boîte pendant les vacances universitaires – l'avait quittée à son tour pour se marier avec une étudiante en médecine comme lui ;

3°) cette Bella ne vivait plus à Paris, mais aux États-Unis ;

4°) elle n'était ni blonde, ni rousse, ni brune, mais châtain comme tout le monde ;

5°) elle n'avait pas vingt-huit, mais quarante-trois ans ;

6°) elle ne savait pas chanter, mais avait effectivement travaillé dans un cabaret. Comme secrétaire.

Toutes les vérités, en somme, qu'on pouvait trouver dans un rapport de détective, quand on s'intéressait à une femme...

Les entreprises dont il avait hérité fonctionnaient seules et Léon put partir immédiatement pour Chicago où cette ancienne amie habitait maintenant. Elle y avait une sœur qui s'était mariée là-bas avec un vendeur de voitures d'occasion, ivrogne. Quand Léon fit la surprise à Bella de réapparaître en milliardaire, cela plut. Il l'épousa.

Ils revinrent à Paris.

Curieusement, la nouvelle Mme Guterzik s'intéressa alors beaucoup aux maillots de corps épiciés, ainsi qu'à d'autres articles de mode de ce genre. De son côté, le pauvre Léon, qui sans doute n'était pas sur terre pour être heureux, mourut bientôt.

Ainsi, en quelques années, la société propriétaire de la célèbre marque Sporderoyz-Guterzik était passée des mains d'un industriel esthète et d'un épicier généreux à celles d'un neveu idiot, puis à celles d'une dame sans qualités morales mais qui avait une solide formation de comptable. La firme devint encore plus célèbre.

Lorsque la veuve mourut à son tour, ce fut sa famille américaine qui recueillit les fruits de tout cela.

On était de plus en plus loin de l'épicerie où les choses avaient commencé.

Or la sœur de Chicago – celle qui était mariée avec un vendeur de voitures ivrogne –, dès qu'elle hérita, en profita pour mettre son mari dans une maison de retraite pour, précisément, anciens vendeurs de voitures d'occasion alcooliques. Et elle revint en France.

Là, elle fit la connaissance, à Cannes où elle avait loué une villa, d'un très vieux confectioneer retraité qui présentait bien.

Ils jouaient dans le même club où tous les deux essayaient d'apprendre le bridge. Ils parlèrent, et admirèrent que le bridge était un jeu beaucoup trop difficile, alors qu'ils savaient parfaitement jouer au rami depuis toujours.

Une amitié amoureuse s'ensuivit, et le vieux confectioneer fut amené à présenter son fils et sa bru, en vacances chez lui. C'étaient tous deux des docteurs en médecine, mais eux aussi préféraient – tout intellectuels qu'ils fussent – le rami au bridge.

Or ce médecin, lorsqu'il était étudiant à Paris, avait travaillé dans un cabaret comme serveur et avait eu une vie inavouable, avant de rencontrer sa femme – une sainte – et devenir médecin des pauvres. Il raconta tout ça, un jour, pendant une partie de cartes, et la vieille dame en fut émue. Elle fit à son tour le récit

des aventures de jeunesse de sa sœur qu'avait en fait bien connue le fils du confectionneur. Tout le monde convint que c'était une coïncidence merveilleuse que cette rencontre.

Ils continuèrent bien sûr à se fréquenter à Paris et à Cannes, maintenant qu'ils se considéraient tous comme étant presque de la même famille. Entre-temps, le mari américain était mort, et, par sympathie, la dame qui n'avait pas d'enfant légué, avant de succomber à son tour, toute sa fortune au couple rencontré par hasard. L'entreprise avait encore prospéré, et le docteur abandonna son cabinet pour gérer les énormes affaires dont il avait hérité.

Ce médecin qui disposait soudainement de biens inattendus était un idéaliste. Sa femme aussi.

Ils se mirent à concevoir de gigantesques projets sociaux à travers le monde, avec des investissements sans profit et à risque qui tous réussirent quasi miraculeusement. Ils sauvèrent ainsi de la famine plusieurs pays, en industrialisèrent d'autres, devinrent d'efficaces et remarquables bienfaiteurs de l'humanité.

En quelques années de dévouement intense au bien-être de populations souffrantes, ils imposèrent leur nom, au-delà de la fameuse

marque qui ne patronnait, elle, que des événements spectaculaires.

Et les années passèrent encore.

*

Le médecin avait cent ans maintenant. Sa femme était morte d'épuisement à quatre-vingt-dix ans au chevet de diverses populations, et lui-même poursuivait un travail acharné sur le terrain. Mais, avec l'âge, il avait besoin de repos, parfois.

Un soir où – songeur et solitaire comme tous les bienfaiteurs de l'humanité – il se promenait sur une plage exotique où il avait ses habitudes, il vit apparaître un gentleman sportif habillé d'un costume sombre, portant un parapluie fermé à la main et accompagné d'un homme chauve en tablier bleu d'épicier. Ça le surprit de les voir ainsi sortir des cocotiers. Il s'arrêta. Le gentleman se présenta :

– Eugène Sporderoyz, médaillé artistique et militaire, inventeur et fabricant des maillots de corps qui portaient mon nom.

Son compagnon ajouta, plus jovial :

– Leib Guterzik. Ancien épicier pas très loin du métro Bastille il y a longtemps. Et –

avant cimetièrre de Bagneux – ancien créateur de mode.

– Nous sommes venus vous confirmer, annonça le gentleman, que le hasard n’existait pas et que tout était toujours prévu. Dans les contes, comme dans la vie.

– Exactement, approuva l’homme au tablier, qui ajouta en hochant la tête :

C’est vous qui aurez un prix Nobel parce qu’il faut bien le donner à quelqu’un, mais, croyez-moi, les choses étaient réglées ailleurs. *Ailleurs!* Nous-mêmes, on ne savait rien de tout ça à l’avance.

Il fit un signe d’au revoir de la main.

– En tout cas, soyez en bonne santé, lança-t-il avant de disparaître.

Le gentleman qui avait parlé le premier tout à l’heure reprit alors la parole, plus solennel.

– La réussite de toute œuvre humaine, déclara-t-il, n’est que l’aboutissement du destin d’êtres qui, eux, ignoraient pourquoi ils étaient sur terre. Aussi bizarre que cela puisse paraître, sachez-le bien! Même si... conclut-il maintenant avec un sourire, même si le fait de le savoir ne sert strictement à rien.

Et il s’effaça à son tour.